

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 41

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

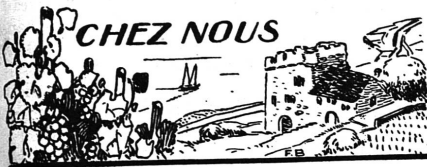
Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



CHEZ NOUS

LE TAUPIER

ÉTAIT une sorte de nain contrefait, semblable à quelque gnome, à l'un de ces mendiants difformes du moyen âge qui grimacent dans les toiles de Téniers. Il portait de vieux vêtements sans couleur, trop larges et trop longs. Il était si goîtreux que sa voix grinçait comme un gond rouillé pour forcer l'obstacle.

Il vivait seul dans une masure crasseuse et décrépite, tapie dans l'une de ces clairières inquiètes qui s'ouvrent dans la forêt.

Il était simple, même un peu crétin. Ses yeux louchaient dans une face épaisse. Du poil roux, mal rasé, poussait sur son goître et sur ses joues en vieux cuir. Il nous parlait. J'entends encore sa voix rauque, égayée d'un accent joratois.

On le voyait aller dans les prés, boitant sur ses jambes torses, tenant sur l'épaule ses pièges. Son autre main, énorme et velue, portait une grappe de taupes mortes.

Il allait sous la pluie, traînant ses socques dans les guérets boueux, soufflant et toussant. Il allait, par les soleils d'août, dans les campagnes écrasées de chaleur.

Il tendait ses trappes. Courbé sur les taupinières, étouffé par son goître qui faisait râler sa respiration, il plantait dans la terre une baguette de noisetier au bout de laquelle une anse de ficelle tendue en lacet et retenue par un ressort menaçait l'issue du terrier.

Quand il revenait, le jour suivant, la taupe était prise. Le coup terrible du lacet l'avait saisie au sortir de la galerie ; en quelques spasmes, elle était morte. Elle se balançait à deux pieds du sol, étranglée, ses pauvres pattes trapues écartées, sa jolie fourrure à reflets gris ternie par la mort, ses petits yeux si noirs, vitreux et flétris.

Et le taupier de la dépendre et de l'ajouter à son trophée. Puis, par les prés fauchés ras où le soleil doré allongeait les ombres du soir, dans les chaumes, dans les labours, sous les vergers, on voyait le nain grotesque s'éloigner, traînant ses pieds lourds.

Toujours à son obscur travail, penché vers son gibier souterrain, trappeur sans gloire, qu'il en a pris, des taupes, et des « derbons », des mulots, des musaraignes, de ces bêtes grises, nerveuses, qui rampent dans la nuit de leurs tunnels sinueux ! Mais il y en avait toujours, et plus il en prenait dans ses lacs de ficelle, plus les taupinières en terre brune revenaient bossuer les prés ras.

Il est mort à son tour, seul, dans sa masure sordide, une nuit où le vent faisait craquer et se heurter dans la forêt les troncs des grands sapins. Mué peut-être en une sorte de génie des campagnes, il continue ses longs errements dans les sentiers des bois, dans les ravins, dans les labours humides, par le silence des nuits sans lune.

R. Burnand.



LO VILHIO DÈVESÀ

L'HOMMO AI BOUGNE

O maryâdzo l'è tot parâi iena dâi boûne tsoûse que lo bon Dieu l'a fête po lè z'hommo. Assebin, faut pas ître mau! ébahia que, quand cein arreve, lè buiandâre ein ant po six mâ devant à dèvesà et ion aprî. Quand l'affère fouinne et que lè z'amouèrâo sè virant la rîta dèvant d'arrevâ vè lo pètabosson, tot lo borni brâme :

— L'é adî peinsâ ! L'aré frèrà !

N'è pas po rein que noûtrè vilhio desant :

Ao maryâdzo et à la moo,
Lo diâbllo fâ ti sè z'effoo.

Mâ, po ître benhirâo ein maryâdzo, faut tsezi su onna fenna d'attaque, câ

Fenna bouna et sadze
Fâ adî bon mènâdzo.

Ein a de sta sorta. Se vo z'ein cougnâite, vo serâi bin boun'einfant d'einvouyî l'adresse à Pierro Pllimet, po... se dâi îâdzo vègnâi vèvo.

Assebin, quand s'ètai maryâ, l'avâi cru trovâ la mère dzenelbie à la nitta, quemet on dit. La Luise ètai prâo galéza, forta qu'on drudzon, et on bon pion de tsaussion dein son fordâ. Lo savâi prâo d'ailleu, que l'ètai retse de sè pareint et on coup desâi à son hommo :

— Su tot parâi pau vègnâite tota nuva âo mondo !

Malheureusameint, la Luise, avoué l'âdzo l'ètai vègnâite tota refrognâ, ronrèrianna et tsecagnâre. Ah ! l'è bin veré que la pllie balla rouza fine per ître grattatiu. Ma fâi lo poûro Pierro Pllimet ein a vu de tote lè couleu, li que l'ètai dâo quemet lo mâ et meillâo que lo pan blianc. Lè croûie leingue preteindant que sa fenna lo couistâve tote lè né dèvant de lo betâ âo lî. Cein sè pâo bin, mâ l'é pao vu, et vu pas dere onna dzanlhie.

Mâ cein que l'è dâo tot veretâbllo, l'è que Pierro Pllimet l'arreve on dzor à Berne âo mâi d'août.

Dein clli teimps quie, lâi avâi la Saffa, clli l'esposechon que lè fenne l'ant fête. Lâi betâvant rein que dâi z'affère fabrequâie pè lè fenne tote solette.

— Pû-io vère la dama Saffa ? que fâ Pierro Pllimet.

— L'è mè, eintra pî dedein ! que lâi repond onna permettà ma fâi prâo galéza. Que lâi a-te po voutron serviço ?

— Vo faut mè betâ ein montra à voutra Saffa.

— Pu pas. On preind rein que cein lè fenne l'ant fé.

— Justameint, l'è po cein que vîgno.

— Cein que lè fenne l'ant fé tote solette, et po fère on eimbougnî quemet vo prâo su qu'on hommo lâi sè meclliâ !

— Rein dâo tot, fâ Pierro Pllimet. Vo mè dite eimbougnî ! Eh bin, clliâ grocha bougne que l'è à la tita, l'è bo et bin ma fenna que mè l'a fête l'autra né que m'a fotu onna repassâte

de la mètsance. Et vo djûro bin que l'ètai tota soletta. Esposâ-mè !

L'ant fotu fro.

Ètai-te pas man fé, dite-vâi ?

Marc à Louis.

VIEUX CROQUIS VAUDOIS



UVRAGE rare aujourd'hui, sans doute, que celui qui publiait à Neuchâtel, en l'an de grâce 1780, M. Bertrand, membre de plusieurs académies.

Ce volume contient des mélanges littéraires et philosophiques, selon la mode du temps, dont nous avons tiré pour le *Conteur vaudois* quelques lignes intéressantes. L'auteur dédie son livre « à la société qui ne joue ni ne médit ! » Il explique que ces essais ont été « produits pendant les beaux jours de l'été par le loisir et la retraite sur la montagne du Thévenon, dans le baillage de Grandson au pays de Vaud, à trois lieues d'Yverdon. » Il traite de la nature et des mœurs ; il décrit et médite, conte et commente. Ses réflexions sont toujours judicieuses et profondes.

Du haut du Thévenon, le philosophe contemple le lever du soleil et se livre à la méditation.

« Je vois d'ici, écrit-il, divers peuples partagés par leur culte (Le canton de Berne, celui de Fribourg, la Savoie, etc.) ; qu'ils apprennent tous à s'aimer mutuellement ; c'est ainsi qu'ils se rendront agréable au Père commun des humains. »

« Dans le bassin formé par une double chaîne de montagnes et de côtes fertiles, est le Pays de Vaud, heureuse contrée, entrecoupée de collines variées, couverte par les bienfaits de la Providence et par l'industrie de ses habitants des plus riches productions. Campagnes fleuries, champs qui appelez le moissonneur, vignes cultivées qui promettez le vin qui réjouit le sage et abrutit l'insensé, vergers, sombres forêts, vous fixez tour à tour mes regards. Ça et là, je découvre les villes, les villages, les clochers, les châteaux. Pays peuplé parce qu'il est libre ! Puissent les mœurs douces qui règnent dans ces contrées riantes se soutenir à perpétuité ! Pussions-nous n'oublier jamais que notre prospérité durera autant que notre simplicité et qu'en adoptant le luxe contagieux, qui corrompt le riche qui l'introduit et le pauvre qui l'envie, nous renonçons à notre véritable bonheur ! »

« Au dessous de moi, je vois Yverdon et son lac, cette ville petite, il est vrai, mais agréable, patrie si chère à mon cœur où je coule en paix mes derniers jours. »

« Le lac d'Yverdon est formé par une rivière qui descend du couchant, l'Orbe, qui a donné son nom à une ville ancienne, Orbe, capitale du baillage d'Orbe et d'Echallens, dépendant des cantons de Berne et de Fribourg ; Urba, Urbi genum, Verbigenum, autrefois ville principale du Pagus Urbigenus. La rivière d'Orbe sort de dessous un rocher presque perpendiculaire, un peu au dessus du village de Vallorbe. Il paraît que cette belle et grande source est un écoulement souterrain des lacs de la vallée de Joux, qui est à environ un couple de lieues. Audessous du pont de la ville d'Orbe, pont élevé et hardi, d'une seule arche appuyée sur la pointe de deux rochers, s'ouvre une plaine jusqu'à Yverdon, pendant deux lieues. Cette plaine est